

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 18

Artikel: Ora, marya-la !
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225801>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II, 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

HORS-D'OEUVRE DOMINICAL

LSOPE disait en parlant de la langue, qu'elle était à la fois la meilleure et la pire des choses.

Sous peine de passer pour mauvaise langue, je puis vous en dire tout autant de l'automobile. Les services qu'elle a rendus à l'humanité sont incalculables et en matière d'ambulance, elle a sauvé de nombreuses vies en permettant à bref délai l'intervention du médecin.

Mais je l'accuse de ne considérer les piétons que comme matière à emboutir et de ne transporter souvent à l'hôpital que ses propres victimes.

Considérez le plus paisible des bourgeois, l'homme le plus inoffensif du monde. Mettez-lui un volant dans la main et un accélérateur sous le pied. Aussitôt il est ivre, la route est son domaine et la vitesse son dieu.

La nuit est noire ; les phares créent des ombres fantastiques ; les arbres fuient. La prudence commande de rouler doux ; le dieu vitesse ordonne d'accélérer. Un choc, un cri. C'est l'accident ! Un piéton est fauché.

Que faire ? Sans hésiter, porter secours. Oui, mais... Dans la conscience du chauffeur, il y a un éclair de doute et trop souvent, l'auto ensanglantée fuira dans la nuit portant un homme bourrelé de remords.

Il n'échappera pas à la police. A la peine habituelle, le tribunal ajoutera quelques jours de prison pour délit de fuite.

Ah ! ce délit de fuite. On ne pourrait assez le punir lorsqu'il est dûment constaté. Un accident est toujours possible, mais l'acte de celui qui fuit lâchement, après avoir constaté qu'il a atteint à la vie de son semblable, est inqualifiable. Il est presque la preuve de l'intention d'imprudance qui change singulièrement la nature du délit.

Certains pays ont également adopté des dispositions particulièrement sévères à l'égard des chauffards qui créent un accident étant en état d'ivresse. La vie humaine est sacrée et tout citoyen a le droit de voir sa personne, souvent son seul bien, protégée contre la désinvolture effrayante de certains automobilards.



ORA, MARYA-LA !

LAI a dza grand teimps, du lo grand Salomon, clli râi de pè Jérusalem — et prâo su oncora pe vilhio — que lâi ein a que sant po lo maryâdzo et dâi z'altro que sant contre. L'è onn' affère de tchance, quemet po la Loteri de pè Paris. Ein a que l'ant on bon mimerio, qu'on sâi on hommo âo bin onna fenna; et pu, ein a a assebin que tsisant su onna caënisse, adan lâi a bin à resoudre et à terf la corda, et que l'è granta.

Corta patse (marché)
Grant' attatse,

que dit lo revî.

Einfîn que voliâi-vo que vo diesso. On lâi è tsacon po son compto. Po dâi z'on l'è lo Paradi,

avoué ti lè bon z'affère que lâi a ; po dâi z'altro l'è l'Einfè avoué lo diâbllio.

Et lo diâbllio l'è l'hommo âo bin la fenna et dâi iâdzo ti lè doû.

L'eimbètèmeint, l'è qu'on sâ jamé s'on fâ bin âo mau et se faut sè maryâ.

La resse desâi : Mârya-tè,
Et lo moulin : N' tè mârya pas !

Lè vilhio desant assebin :

Maryâde-vo ! maryâde-vo pas !
Mau lè motse ! mau lè tavan !
Mau lè piau ! mau lè molan !
Diâbllio l'on, diâbllio l'altro !

Mè, crâio tot parâi qu'on pâo adî assèyî. On sarâi d'â pllicieindre s'on n'assèye pas, on sarâi pâo-t'ître mè d'â pllicieindre s'on assèye !

Et po savâi quemet foudrâi fére, accutâ vâi stasse :

L'autr' hî, lo diretteu d'on biau hottô iô on lodze lè dzein que l'ant perdu la tîta, l'avâi on ami et lâi fasâi vère quauque zon de cliâo pou-ro coo que sant per lè.

Dein on courti, lâi avâi on dzouveno valotter, biau vesâdzo, dzeinti que tegnâi dein sè bré onna gueliuma (poupée) ein patte. Et pu que l'eim-bransive, que la tchuffâve, que la bressive. Lâi fasâi de cliâo gâle, quemet on tsermallâ à sa grachâosa. Et lâi tsantâve onna tant galéza tsanson avoué onna voix tant dâoce :

T'i mon bounheu et t'i mon dzoûio,
Nion n'è pe galéza que tè.
De tè vère adî mè redzoïo
Et voudrî mourî dein tè bré.

Lo mâidzo fâ dinse âo camerardo :

— Stisse, l'è bin dzeinti. Et dâo quemet dâo mâ ! L'è on valet que l'arâi voliu maryâ onna tota galéza femalla. Stasse l'a pas voliu. Lo valet ein è venu tot fou pè la tîta. Adan sè crâi que la galéza femalla — la Balla Marion — l'è la gueliuma que tint dein sè bré et la tchuffe.

Tot per on coup, larreve, âo dissime galop, on coo que lè z'infirmiè lâi tracivant aprî. Lè get lâi saillissant quasu de la tîta, tegnâi lè dâi quemet on tsat que va grafougnî on tsin. Et clli « fou furieux » — câ ein ètâi bo et bin ion — bramâve :

— Qu'è-io fé de la maryâ ? Lè pe balle rouse finant pè ître dâi grattatiu.

L'a faliu l'ètatsî.
Adan lo mâidzo l'a de âo camerardo :

— Stisse, l'è justameint clli que l'a maryâ la Balla Marion, que t'è de.

Ora, châide ! (Choisissez.)

Marc à Louis.

A malin, maligne et demie. — Voici revenue la saison des ventes de charité, fertiles en incidents amusants, car nombreux sont les invités qui estiment avoir fait leur devoir en venant, et dont la générosité se borne à la présence.

Mais ils ont affaire à forte partie en la personne de vendeuses résolues... Témoin ce petit dialogue que nous avons surpris dans les grands salons d'un hôtel bruxellois :

— Ne voulez-vous pas m'acheter ce porte-cigarette, monsieur ?
— Merci, je ne fume pas.
— Cet essuie-plumes ?
— Je n'écris jamais.
— Eh bien, une boîte de bonbons.
— Désolé, mais je ne mange pas de sucreries.
— Alors, monsieur, ce morceau de savon.

Est-il besoin de dire que l'acquéreur récalcitraut s'exécuta ?

LA LIMACE ET LE MILLE-PATTES

FABLE.

Un jour,

Au travers de la cour,

La limace venait, laissant sur son passage

Le ruban de ses lents ébats,

Quand, surprise, elle vit, sous l'ombre d'un feuillage,

Morne, couché sur des gravats,

Son grand ami le scolopendre.

— Si je mens, qu'on me fasse pendre !

Vrai, te voilà bien abattu !

S'il te plaît, réponds-moi, qu'as-tu ?

Dans ta turne,

Taciturne,

Je te vois bien mal loti,

Tout décati.

Mais je préjuge,

Qu'un vermissage

Te rend tout pantelant

Et somnolent.

Cette maussade humeur me surprend et

m'offusque...

... Tu pleures, maintenant ? ricana le mollusque.

Eh bien...

Tu ne me dis rien ?

Mais voyons, qu'est-ce donc qui te chagrîne,

Et pourquoi fais-tu si piteuse mine ?

Serait-ce la mort d'un parent ?

Non?... Alors, des soucis d'argent ?

Ah ! ma chère limace,

Tu es peu perspicace !

Gémit le malheureux

D'un accent douloureux.

Sur cet arbre, je singeais l'acrobate...

Tout à coup, je tombai, me brisant une patte...

C'est la raison de mon émoi,

Je n'ose plus rentrer chez moi.

« Quoi ! Comment ! Une patte en moins dans

ma famille,

Va-t'en donc, vulgaire chenille ! »

Dira mon père courroucé.

— Et de pattes, pourtant, n'en as-tu pas assez ?

Sois modeste,

Il t'en reste.

Tu es encor privilégié,

Moi, limace, je n'ai qu'un pied !

Va, quitte ce souci, qui t'attriste et t'obsède !

Sachons nous contenter des biens que l'on possède.

Pierre ADDOR.

AU TRIBUNAL

Un curieux, voyant dans une salle où l'on jugeait des procès, la Justice et la Paix qui s'enlairaient dans un tableau allégorique, dit à un de ses amis :

— Elles s'embrassent : elles se disent adieu, pour ne se revoir jamais.

* * *

Un célèbre magistrat, fort âgé, ayant manqué de mémoire dans un discours qu'il prononçait à l'ouverture du Palais, dit à ses auditeurs :

— Messieurs, ma mémoire est une ancienne domestique qui se lasse de me servir, mais si elle me rend un mauvais office, elle vous en rend un bon, en vous épargnant la peine de m'entendre.

* * *

Un vitrier poursuivait un particulier qu'il ac-